

Une vision de l'aménagement des montagnes au XIXè siècle : les photographies de la RTM

Jean-Paul Métailié

▶ **To cite this version:**

Jean-Paul Métailié. Une vision de l'aménagement des montagnes au XIXè siècle : les photographies de la RTM. Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, 1988, 59 (1), pp.35-52. hal-01440276

HAL Id: hal-01440276

https://univ-tlse2.hal.science/hal-01440276

Submitted on 19 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

REVUE GÉOGRAPHIQUE DES PYRÉNÉES ET DU SUD-OUEST
TOME 59, FASC. 1, pp. 35-52, Toulouse, 1988.

Une vision de l'aménagement des montagnes au XIX^{ème} siècle : Les photographies de la RTM

par Jean-Paul MÉTAILIÉ *

Persée creative commons

Les archives photographiques RTM représentent une source d'informations peu connue en dehors du cercle des ingénieurs forestiers et de quelques chercheurs. Leur constitution, pour l'essentiel à la fin du XIX^{e} siècle, fut noyée dans l'extraordinaire développement de la photographie à cette époque, fondamental en particulier pour la photographie scientifique. Dès son apparition, la photographie s'est en effet imposée comme l'outil absolu des sciences d'observation : neutralité et objectivité donnaient un caractère par essence scientifique à l'image. Les techniques de représentation furent bouleversées, l'idéalisme des images graphiques balayé par cet instrument positiviste qu'était la plaque au collodion. Le mode d'exploitation scientifique de l'image fut étroitement parallèle à la maturation des techniques photographiques, qu'il accompagnait pas à pas, voire provoquait. Nombreux furent en effet les scientifiques qui se consacrèrent à cette amélioration des techniques (1). En 1864, l'invention de la plaque sèche au collodion fut l'instrument de la vulgarisation et de la systématisation de la photographie; les manipulations délicates du collodion humide, qui réservaient son usage aux professionnels, disparurent (2). L'outil devint rapide à utiliser, facile à transporter; petit

* Chargé de recherche du CNRS, CIMA, Institut de géographie Daniel Faucher, Université de Toulouse-Le Mirail, 31058 Toulouse Cedex.

(1) Citons, pour les photographes des Pyrénées, Eugène TRUTAT, conservateur du Museum d'Histoire Naturelle de Toulouse à la fin du XIX^{e} siècle auteur de nombreux ouvrages sur le sujet (cf. bibliographie).

(2) Chaque plaque devait être préparée, exposée et révélée d'un seul jet, ce qui imposait, pour chaque photo sur le terrain, de monter une chambre noire...

à petit les temps de pose raccourcirent, atteignant le 1/250e de seconde en 1900, ce qui permit des usages de plus en plus précis. Le reportage sur le terrain devenait dès lors possible; géographes et naturalistes s'emparèrent de la technique.

C'est dans ce contexte triomphal, où la photographie est portée à l'extrême de ses possibilités, que furent fondées les collections photographiques des archives RTM. Il s'est agit, dès l'origine, d'une politique délibérée de constitution d'archives, ce qui n'est pas le moindre intérêt de ces collections.

I. La volonté de faire voir et de démontrer.

Les origines des archives photographiques RTM sont antérieures à la loi de 1882 et à l'établissement du service. Très tôt, dans le cadre du service du reboisement créé par la loi du 28 juillet 1860, les forestiers avaient pris des photographies des secteurs où ils travaillaient, afin de démontrer l'urgence des travaux à réaliser et l'efficacité de leurs interventions.

La première véritable publication photographique à usage de démonstration fut l'album réalisé en 1877 par le conservateur de Gayffier, directeur du service du reboisement, destiné à l'Exposition universelle de 1878 où l'administration des Eaux et Forêts construisit un pavillon. Cet ouvrage de 50 planches, qui connut un grand succès, fut réédité en 1882 accompagné de plans et de commentaires, en parallèle avec la deuxième édition du *Traité du reboisement et du gazonnement des montagnes* de Demontzey. L'importance donnée à la photographie est liée à cette volonté de montrer qui anime les forestiers de l'époque : l'œuvre à faire, l'œuvre réalisé. A chaque fois est mise en avant l'authenticité des documents, qui devait rendre indiscutable la réalité du déboisement et des érosions et formait un argument répété dans l'affirmation de la nécessité du reboisement : « Par le choix des planches dont l'ouvrage est composé, le lecteur peut voir, d'une manière générale, le relief tourmenté des diverses régions où s'exécutent les grands travaux de *restauration des montagnes*, la dénudation et le ravinement progressif des versants où se forment les torrents, les glissements et les éboulements produits par l'affouillement successif de leurs berges, les dangers de ruine dont ils menacent les cultures inférieures, des hameaux, des villages, des villes mêmes (...). Le caractère d'*authenticité indiscutable* de ces reproductions, ainsi que la *netteté* et l'*inaltérabilité absolue* des épreuves ne sont pas les seuls mérites de l'Iconographie du reboisement » (3).

Les services RTM sont donc dotés d'appareils photographiques.

(3) E. DE GAYFFIER, *Iconographie du reboisement...*, 1882.

Une circulaire de 1886 organise la collecte et l'archivage des documents, qui allait être scrupuleusement respecté pendant plus de 50 ans. En 1887 une autre circulaire organisa des stages d'apprentissage des techniques photographiques pour le personnel. Si bien que les services locaux firent rarement appel à des professionnels pour réaliser leurs documents, contrairement à l'Ecole des Ponts et Chaussées, par exemple, qui faisait prendre des vues des grands chantiers depuis les années 1850. Dans les Pyrénées, il n'y a que dans l'Aude que des photographes professionnels ont signé les clichés, au côté du conservateur Rousseau : Trantoul, de Toulouse, et Jordy, de Carcassonne, — également auteur d'une importante collection de cartes postales. Partout ailleurs ce sont les gardes-généraux, les sous-inspecteurs et les inspecteurs qui opèrent, parfois la même personne grimpant la hiérarchie : l'opérateur réalise toutes les manipulations techniques, développements et tirages. Dans les Pyrénées, la plupart des photographies furent, par exemple, réalisées par une poignée de personnes, qui furent les chefs des services départementaux RTM : une dizaine de noms pour la période 1887-1914, parmi lesquels se détache celui de A. Campagne, auteur d'ouvrages sur le déboisement ou les améliorations pastorales. Dans les Alpes, le personnel fut beaucoup plus nombreux, mais on peut distinguer Mougin, remarquable photographe de la vie locale aussi bien que des paysages, ou Kuss, qui fut capable de réaliser la phototypie des clichés de l'ouvrage de Demontzey en 1894.

La qualité, tant technique qu'esthétique, est donc très variable, tout comme les sujets choisis qui dépendent beaucoup de la curiosité ou du goût pour la photographie des opérateurs. Certains, avec la simple mise en scène d'un seuil en pierre sèche, pouvaient composer un étonnant document où se rassemblaient tous les acteurs de la RTM.

En 1887 les services furent dotés d'appareils à plaques 18 x 24. Les clichés originaux restaient sur place, mais trois copies étaient envoyées pour constituer des collections nationales : à la direction des Forêts, au ministère de l'Agriculture et à l'ENGREF, à Nancy. Chaque tirage était précisément inventorié (date, lieu, sujet, auteur, périmètre, cote). Il faut signaler que c'est grâce à cette politique de *quadruplement* systématique des images que l'on doit de posséder aujourd'hui des collections complètes. Dans les Pyrénées, par exemple, les collections locales des Hautes-Pyrénées et des Pyrénées-Orientales ont disparu dans les déménagements ou les incendies, et ne se retrouvent plus qu'en copies; des boîtes entières qui manquent en Ariège et en Haute-Garonne ont également pu être sauvegardées à Paris.

Ces documents n'étaient pas enfouis et oubliés dans les archives; ils étaient destinés à être publiés, mais évidemment selon les méthodes de publication du XIX[e] siècle, limitées par la difficulté et le coût des reproductions. Attentifs à conserver la réalité de la photographie, les forestiers ne firent jamais graver ou redessiner leurs illustrations préférant la phototypie, plus chère mais plus fidèle ou les albums de

tirages. Les expositions étaient les lieux privilégiés de cette démonstration : expositions universelles de Paris en 1878, 1889 et 1900; expositions internationales (Turin, 1911), congrès forestiers ou expositions agricoles, expositions régionales, etc. Les forestiers multipliaient les interventions de ce genre et publiaient à ces occasions des albums de tirage, souvent en exemplaire unique. Par ailleurs de nombreux ouvrages étaient illustrés de photographies; parmi les plus connus, le traité de Demontzey, *L'extinction des torrents en France par le reboisement*, 1894, qui comprend un tome de vues photographiques. Plus tard, naturalistes et géographes utilisèrent des images dont on retrouve les copies dans leurs collections (H. Gaussen, D. Faucher, E. Trutat pour les Pyrénées). Mais il ne semble pas que les archives RTM aient été utilisées en conférences sous forme de projection de diapositives.

La guerre de 1914 marque un tournant. La période des grands travaux est achevée, les crédits s'amenuisent, le service RTM entre dans un demi-sommeil. Aux éclectiques forestiers-photographes qui n'hésitaient pas à photographier bêtes et gens, succèdent des ingénieurs limitant leur intérêt aux seuls travaux, barrages et seuils; les responsables des services des améliorations pastorales sont désormais les seuls à prendre des vues de la montagne et de ses habitants. De 1920 à 1940, le support usuel reste la plaque de verre 9 x 12, avec quelques emplois résiduels de plaques 18 x 24. Le support technique reste encore bon, mais la banalisation de l'outil entraîne une diminution de l'exigence et donc de la qualité technique qui s'ajoute à une focalisation de plus en plus étroite sur des sujets d'ingénierie. Ce changement d'optique est révélateur de l'évolution du thème de la restauration des terrains en montagne. La photographie a perdu sa valeur de démonstration qui était déterminante au XIX^{e} siècle; le discours sur les catastrophes s'est dissous après la guerre; l'espacement des grandes crises torrentielles, la correction des secteurs les plus dangereux et la dépopulation des montagnes ont vidé le débat de son sens. Désormais les forestiers RTM se bornent à intervenir ponctuellement et à gérer leurs principaux périmètres, quand ils en ont les moyens. A partir de 1938-1940, les inventaires ne sont plus tenus dans les Pyrénées et il n'y a plus de copies envoyées aux services nationaux. On retrouve des collections dans les années d'après-guerre, mais peu importantes et toujours sans copies de sauvegarde. Elles semblent tenir surtout à la bonne volonté ou à l'intérêt pour la photographie des responsables locaux. C'est un mélange de plaques et de films de formats 9 x 12, 6 x 12, 6 x 9, 4,5 x 6, de films 24 x 36, de diapositives. La qualité de certains supports n'était pas alors très bonne, ce qui a donné aujourd'hui, faute de conservation organisée, beaucoup de films écaillés ou vieillis et des diapos dissipées...

Les années 1950-60 correspondent à une véritable lacune, en particulier dans les Pyrénées, sauf pour quelques secteurs déterminés (les travaux dans le Canigou après la crue de 1940). Depuis les années

1970, un effort a été fait, mais on est bien loin de la production délibérée d'archives photographiques caractéristique des années 1887-1914. Dans un siècle, les archives initiales demeureront probablement, mais que restera-t-il des images des quarante dernières années de la RTM ?...

II. Un outil pour les études historiques comparatives.

L'intérêt des photographies RTM tient à leur insertion dans un ensemble d'archives beaucoup plus vaste, extrêmement précis, ce qui permet de croiser les sources d'information. L'étude et la réalisation des périmètres donnaient lieu à des analyses de terrain, des recherches continuelles, des polémiques qui ont laissé des documents riches en informations sur le paysage montagnard, auxquelles les photographies servaient de contrepoint. On dispose ainsi de documents que l'on peut analyser en parallèle : procès-verbaux de reconnaissance et images des sites avant toute intervention, vues détaillées des processus d'évolution des versants, effet des travaux réalisés, réclamations et pétitions qui donnent l'avis de la société locale... On peut également se référer aux publications des forestiers ou des géographes, décrivant les sites en question.

Le caractère objectif des photographies, mis en avant par les forestiers du XIX^{e} siècle permet une analyse de l'histoire des paysages; c'est en effet un document direct, qui n'est pas (ou peu) le reflet d'une interprétation, au contraire des autres documents, et nous pouvons l'étudier de notre propre point de vue. Il faut bien sûr relativiser cette objectivité — on y reviendra —, mais la comparaison entre images et archives est en général extrêmement intéressante.

1. L'évolution diachronique.

L'intérêt est accru par le caractère évolutif des documents. Dès le début les prises de vue furent organisées pour suivre l'effet des travaux sur les versants. On retrouve constamment dans les collections des séries de clichés pris depuis le même point de vue à des dates échelonnées parfois sur des dizaines d'années. On voit s'y dérouler la stabilisation, la revégétalisation des versants, ou, au contraire, se succéder les catastrophes. Le couple de photographies « avant-après » est devenu un classique des publications sur la RTM. Les forestiers n'ont pas attendu longtemps pour montrer ces vues comparées : dès que les effets des corrections ont commencé à être visibles, au début du XX^{e} siècle, des albums diachroniques ont été réalisés.

On dispose donc aujourd'hui de documents dont les plus anciens remontent généralement à 1887, avec des albums dans les années 1860-70, et qui ont couvert jusqu'à 70 ans d'évolution du paysage montagnard. Parallèlement aux secteurs profondément transformés

par la RTM, on trouve des périmètres photographiés mais restés en projet, qui ont évolué spontanément. Ceci offre une quantité d'informations détaillées car, à côté de bien des documents d'intérêt limité (vues de seuils et de barrages, détails de plantations) on dispose de vues originales, fort différentes des photographies de touristes ou des cartes postales : les ingénieurs, comme les géographes ou naturalistes, s'attachaient à prendre des vues panoramiques sur des terroirs villageois entiers, ou des ensembles de versants, ou bien s'intéressaient à des détails tels que vallons, pâturages, limites de forêts.

2. Les événements instantanés.

Les photographies RTM ont aussi une grande valeur en tant que reportage. Les forestiers, généralement les premiers à parvenir sur le théâtre des catastrophes : crues, éboulements, avalanches, en ont laissé des images uniques. La préoccupation sociale, ou même ethnographique, pouvait exister mais dépendait beaucoup des photographes. Les Pyrénées ont été peu favorisées dans ce sens et les images fortes y sont assez rares, de même que les photographies à caractère social ou les reportages. Dans les Alpes, en revanche, Mougin réalisa de beaux panoramas et utilisa aussi beaucoup de plaques pour des sujets fort éloignés de la RTM, ce qui constitue aujourd'hui une source précieuse sur la vie au XIX^{e} siècle.

Un thème se retrouve dans toutes les collections : les forestiers eux-mêmes : maisons forestières avec leurs occupants, excursions et tournées, cérémonies, travaux de terrain sont autant d'occasions de mettre en scène le personnel (photo p. 22). Souvent, un minuscule forestier, en guise d'échelle dans le paysage ravagé, vient témoigner du caractère inégal du combat engagé contre les éléments...

Par ailleurs, le service des améliorations pastorales, créé en 1884, étant rattaché au service RTM, on trouve également des vues de fruitières, de troupeaux et bergers, d'aménagements pastoraux en cours.

Cette description rapide n'est là que pour montrer la richesse potentielle des archives photographiques RTM et la variété des champs d'étude concernés. Un inventaire systématique reste à faire pour se retrouver dans la masse considérable des documents et leur dispersion. En l'état actuel ces photographies fragiles sont difficiles d'accès faute de catalogues et de négatifs de reproduction. Une opération d'inventaire est en cours, en particulier pour les Pyrénées ou le nombre relativement faible des clichés (environ 2 000) a permis d'élaborer une procédure-pilote d'archivage, visant à inventorier et cataloguer les collections locales et nationales (4).

---

(4) Programme « Archives RTM », ATP « Archives scientifiques et techniques », fabrication de négatifs de reproduction pour libérer l'accès aux collections. Cf. I. Richefort, Les archives..., *infra*, p. 53.

III. Le paysage de catastrophe et sa reconquête.

Témoigner de la dégradation des montagnes, illustrer leur restauration sont les justifications de la première période des photographies RTM, dont la production alimenta le discours sur la catastrophe, grâce à l'évidence de l'image. De par leur sujet même (les périmètres à restaurer), ces photographies ne pouvaient que donner une représentation pessimiste de la montagne, privilégiant les versants érodés, les villages engravés, les désastres, d'autant que les forestiers accentuaient cette tendance, tant dans leurs procès-verbaux de reconnaissance des périmètres que dans les légendes des clichés. La dépréciation du paysage montagnard y est alors permanente : il ne peut être que surexploité, surpâturé, « en voie de dégradation continue ». Le contraste entre le discours et la réalité est frappant dans les Pyrénées, où l'érosion et la surexploitation étaient beaucoup plus discrètes et localisées que dans les Alpes.

Un parcours rapide des collections photographiques RTM impose l'évidence d'une spectaculaire « reconquête paysagère », dans la droite ligne des grands travaux et du positivisme triomphant du XIX^{e} siècle. Confrontés à ce qu'ils jugeaient être un « véritable chaos », les ingénieurs forestiers accomplirent avant tout des travaux de génie civil, rationalisant et remplissant un espace où l'homme était accusé d'avoir propagé le désordre. Demontzey fut un des maîtres en matière de rationalisation de ce chaos qu'il stigmatisait. Les grands torrents des Alpes du sud (Riou Bourdoux, le Bourget) lui offrirent un champ d'action immense. Plus tard, dans les Pyrénées, lorsque des éboulements se produisirent dans la combe du Péguère de Cauterets, c'est à lui qu'on fit appel pour cette mission impossible : stabiliser un versant de blocs granitiques diaclasés et instables, sur une pente de 70° et plus, à 2 000 m d'altitude. La correction du Péguère fut une des entreprises les plus spectaculaires réalisées, on la fit visiter à des ministres et des représentants étrangers (photo p. 5, 16, 58).

Le photographies de reconnaissance des périmètres montrent des hommes minuscules au milieu d'éboulis et de ravins colossaux. Petit à petit, au fil des images, on voit apparaître des réseaux qui humanisent le paysage, une horizontalité perdue se reconstitue grâce à une multitude de banquettes, seuils, clayonnages, barrages, que les méthodes de construction (pierres sèches ou maçonneries) dotent d'une indéniable qualité esthétique. Au paysage « incohérent » légué par les « errements d'une économie pastorale vicieuse » se substituent les effets bienfaisants d'une « action raisonnée tournée vers le futur »...

Le remplissage du vide est aussi un phénomène spectaculaire. Les lieux où interviennent les forestiers sont souvent présentés, et montrés, comme des « déserts » : désert minéral des ravines, vide végétal

des versants déboisés où ne subsistent que de maigres pelouses, boisements clairsemés. Reboisement et gazonnement remplissent au fil des années le champ des photographies d'une végétation drue. Les « restaurateurs » du XIX[e] siècle, qui expérimentaient beaucoup d'espèces et suivaient de près les recherches botaniques, manifestaient par ailleurs une prédilection pour tout ce qui produisait immédiatement de la quantité, s'opposant à ce qu'ils décrivaient comme un système d'appauvrissement. L'usage extensif du Pin noir d'Autriche en découle, avec des techniques de plantation (les potets) qui favorisaient la densité maximum de cette espèce ubiquiste. Cette recherche de la quantité de biomasse, synonyme de qualité pour les forestiers aboutit à des contre-sens sur la gestion des pâturages : la mise en défens d'un parcours pour le restaurer provoque en effet la croissance des herbacées, mais ne les rend pas forcément plus appétissantes, en particulier pour les ovins qui ne broutent que l'herbe rase. Ce conflit permanent entre éleveurs et forestiers sur l'appréciation de la qualité des pâturages ressort constamment des archives.

IV. La catastrophe dans le paysage : du discours à la réalité.

Les photographies de la RTM, outil de démonstration élaboré dans une perspective à la fois technique et de vulgarisation, sont corrélées à des sources écrites abondantes : dans ce parallèle se révèle l'intérêt principal des images. Car les archives filtrent les informations, les déforment, n'en laissent passer que des bribes ou un discours partial : la base de la recherche historique réside dans la critique des sources. Dans le cas du paysage, avec les archives RTM, on a la chance de disposer d'un document, la photographie, véritable « copie de sauvegarde de la réalité »; l'image photographique des paysages n'est bien sûr pas neutre et réclame une méthode particulière, mais elle demeure assez facile à exploiter. Il est ainsi possible, en se fondant sur des études monographiques détaillées, de faire une analyse critique du discours sur la montagne dans les archives RTM. Le cas de la montagne d'Espiau, dans la vallée du Larboust près de Luchon (Haute-Garonne), est un exemple significatif des distorsions entre la perception du paysage par les forestiers au XIX[e] siècle et la réalité que l'on peut déduire des documents photographiques.

La montagne d'Espiau est une vaste soulane comprise entre 900 et 2 100 m d'altitude, les plus hauts villages (Portet et Jurvielle) étant à 1 300 m; elle est entaillée de plusieurs vallons, au fond desquels jaillissent des sources qui ont permis l'établissement de prairies et de granges jusqu'à une altitude de 1 700 m : les « labach ». Il s'agit d'un espace facilement accessible en toute saison à partir des villages ou des labachs immédiatement en contrebas; les troupeaux peuvent y pacager même en hiver, quand les fréquents redoux déneigent les parties basses de ce versant ensoleillé. La propriété de la montagne

d'Espiau, dont l'usage a été réglé dès 1343 par une sentence arbitrale, est indivise entre toutes les communes du « haut-Larboust » : Portet, Jurvielle, Poubeau, Garin, Cathervielle et Billère. (Garin, possédant des territoires sur l'ombrée, fut longtemps marginalisé et ne pouvait y amener que des agneaux).

Au XIX[e] siècle, l'état de déboisement accentué du Larboust en général, et d'Espiau en particulier, préoccupait beaucoup les forestiers. Sur les 1 800 hectares de la soulane, on ne mesurait que 85 ha de boisements, exclusivement sur le territoire de Jurvielle. Dès 1869, un premier projet de reboisement fut établi par le garde-général de Gorsse (5). Les projets de reboisement du Larboust tenaient au cœur des forestiers, mais se heurtèrent, comme la plupart des projets RTM dans les Pyrénées, à la résistance des populations locales. Pendant 40 ans, on voit les communes opposer un refus systématique, agrémenté de replis tactiques, ce qui empêche toute réalisation, même après la promulgation de la loi constitutive du périmètre. Les paysans du Larboust, eux aussi, étaient représentatifs de la société pyrénéenne dans leur organisation sociale aussi bien qu'économique... Le premier projet de 1869 prévoyait le reboisement de pas moins de 745 ha sur les 1 720 ha de pâturages de la soulane. Le deuxième, en 1887, plus en retrait, comprenait 438 ha de reboisement accompagnés de 1 000 ha d'améliorations, ce qui revenait tout de même à supprimer le quart de la surface et à placer le reste sous contrôle administratif. Quel niveau de dégradation pouvait donc justifier un projet d'une telle ampleur ?

On retrouve encore aujourd'hui des griffures d'érosion en quelques endroits de la soulane; mais l'ambition de de Gorsse dépassait la simple correction des « dangers nés et actuels », clause limitative de la loi de 1882 contre laquelle il s'insurge dans ses écrits, à l'instar de nombreux forestiers de l'époque. Le projet, qualifié « d'utilité publique locale et régionale », consistait à régulariser le débit de l'One en reboisant son bassin. En effet, depuis 1875, où son débit avait été estimé à 300 m^3/seconde, l'One, qui draine le Larboust, était considérée comme le danger principal dans le Luchonnais. Le déboisement du Larboust, les érosions que l'on pouvait y voir, constituaient pour les forestiers autant de démonstrations de la dégradation des montagnes et les causes des pires dommages pour les plaines, jusqu'à Toulouse. « Le bassin de la Pique est admirablement protégé par la végétation contre l'action érosive des eaux, et cette cuirasse

(5) Ernest de GORSSE, originaire des Pyrénées, fit toute sa carrière dans la région et finit conservateur à Toulouse; on le retrouve au fil de projets successifs dont il fut l'inspirateur. Auteur de divers articles sur le reboisement et la RTM, il s'exprima dans les congrès du « Sud-Ouest Navigable », qui furent une des tribunes du mouvement pour le reboisement dans le Sud-Ouest. Avec E. LOZE et Ch. BAUBY, autres auteurs de publications et de rapports sur le Larboust, il fait partie de ces officiers forestiers bien au fait des réalités locales mais tout aussi représentatifs du milieu des ingénieurs de la fin du XIX[e] siècle, de leur discours, de leurs a priori.

fait absolument défaut sur la majeure superficie du bassin de l'One. C'est là assurément qu'il faut rechercher la cause principale de l'immense disproportion qui a pu être observée entre les ravages considérables provoqués par la crue de l'One et les faits si naturels et si insignifiants survenus par la crue de la Pique » (de Gorsse, Loze, Rapport de 1882).

La crue de 1875 fut assurément extraordinaire, mais le comportement de la pluie lors des événements de ce type est trop aléatoire pour comparer le comportement des bassins-versants. Il faut au contraire rappeler que c'est précisément dans le bassin de la Pique et la partie boisée du Larboust (le Gourron) que ce sont produits depuis le XIX^{e} siècle les événements les plus considérables (6). La fragilité des substrats (moraines, schistes carburés gothlandiens) et les fortes pentes favorisent les éboulements, foirages, glissements et ravinements de berges, qui emportent... des pans entiers de belles forêts établies sur les sols profonds issus de ces matériels tendres. E. de Gorsse, obnubilé par le Larboust, minimise cette dynamique paradoxale et contrariante et va même jusqu'à attribuer à l'One la principale responsabilité de l'engravement de la plaine de la Pique, pourtant lié à l'éboulement du Laou d'Esbas en 1865. Comme leur projet pour le Larboust sort du champ étroit de la loi RTM, les forestiers, pour l'argumenter, versent dans la description apocalyptique; le leimotiv est le même que celui que l'on retrouve sans cesse dans toutes les Pyrénées : « l'état du sol s'aggrave d'année en année » : « Le gazon a presque complètement disparu, les bruyères arrachées par touffes pour l'alimentation du foyer s'éclaircissent à leur tour, des places nombreuses et de dimensions variables sont absolument dénudées et la terre végétale désagrégée par l'action incessante des météores est entraînée facilement par les eaux. On peut voir d'année en année les progrès de ce travail continu et rapide de dénudation »... « C'est sous les yeux de la génération actuelle, et en un très petit nombre d'années, que s'est accompli le travail de dénudation dont on suit tous les jours les rapides progrès »... « Les pasteurs semblent prendre à tâche, par leur incurie et leurs abus, de consommer plus rapidement leur ruine. Et c'est ainsi qu'ils ont pu assister dans l'espace d'un très petit nombre d'années, à la dénudation complète de versants naguère couverts d'une vigoureuse végétation herbacée » (7).

Quelle était réellement la situation ? Une cinquantaine de photographies de la soulane, prises entre 1877 et 1952, permettent d'avoir une idée précise de l'état des versants et des pâturages au XIX^{e} siècle, et de leur évolution depuis.

(6) Eboulements du Laou d'Esbas (1865, 1875), du Gourron (1925), de l'Hospice de France (1977), crues de la Glère, du Lys et de la Pique (1865, 1897, 1925, 1937).

(7) *Rapport de 1882 sur le périmètre du Larboust...* [De Gorsse et Loze] AD 31, P 3530-43.

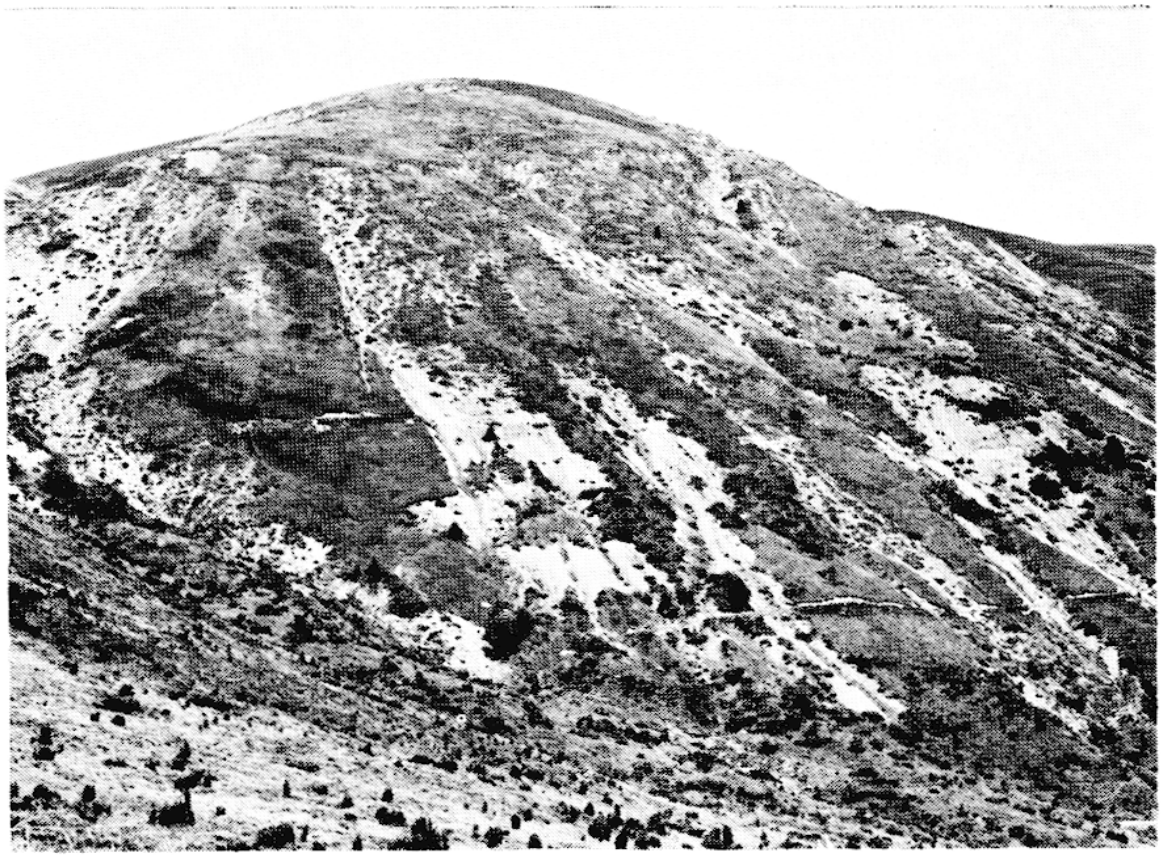


PHOTO 1
Érosions du fond du labach de Cathervielle, vraisemblablement provoquées par les pluies de 1865 et 1875 (cliché Gérard, 1927)



PHOTO 2
Essai (1978) et échec de plantation sur ce versant très sec.
(Cliché Métailié, 1986)

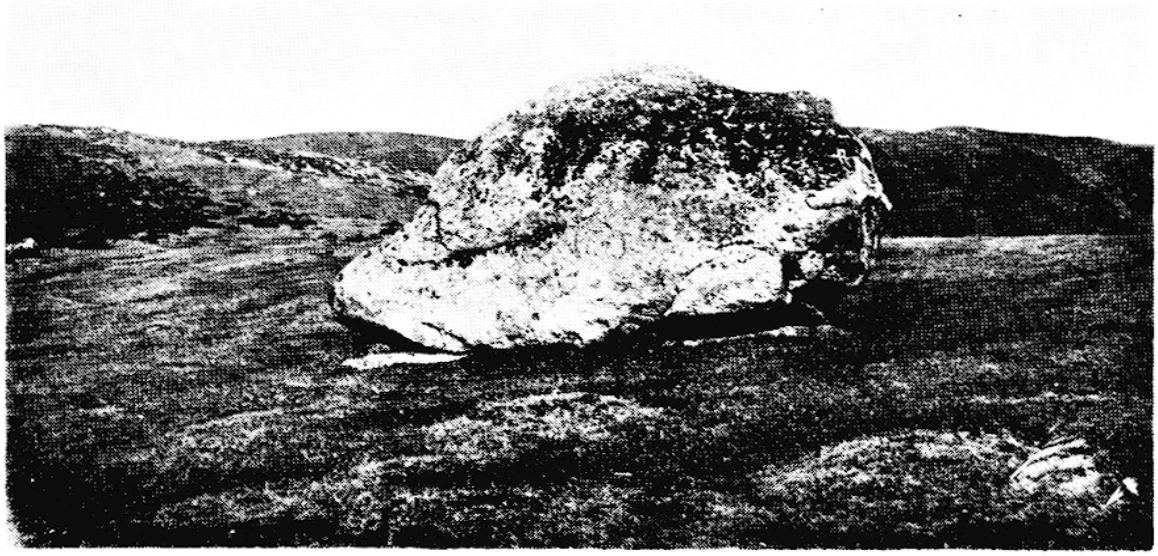


PHOTO 3

Photographie prise en 1880 par Trutat et Gourdon lors de leurs travaux sur les blocs erratiques dans le Larboust; vue de la crête entre Billère et Benqué.

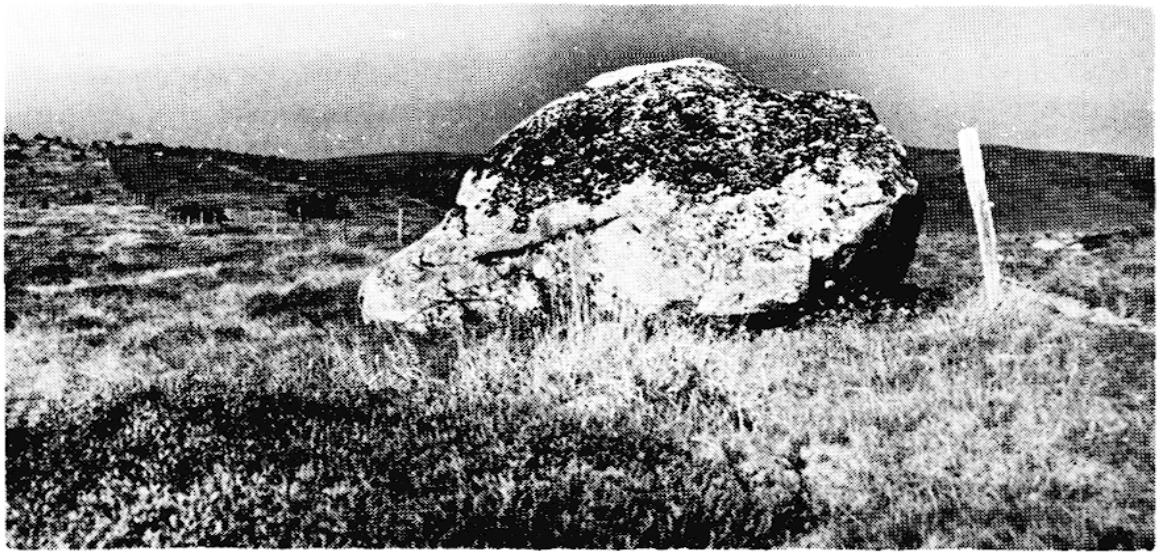


PHOTO 4

Billère, 1985 (cliché Métailié)

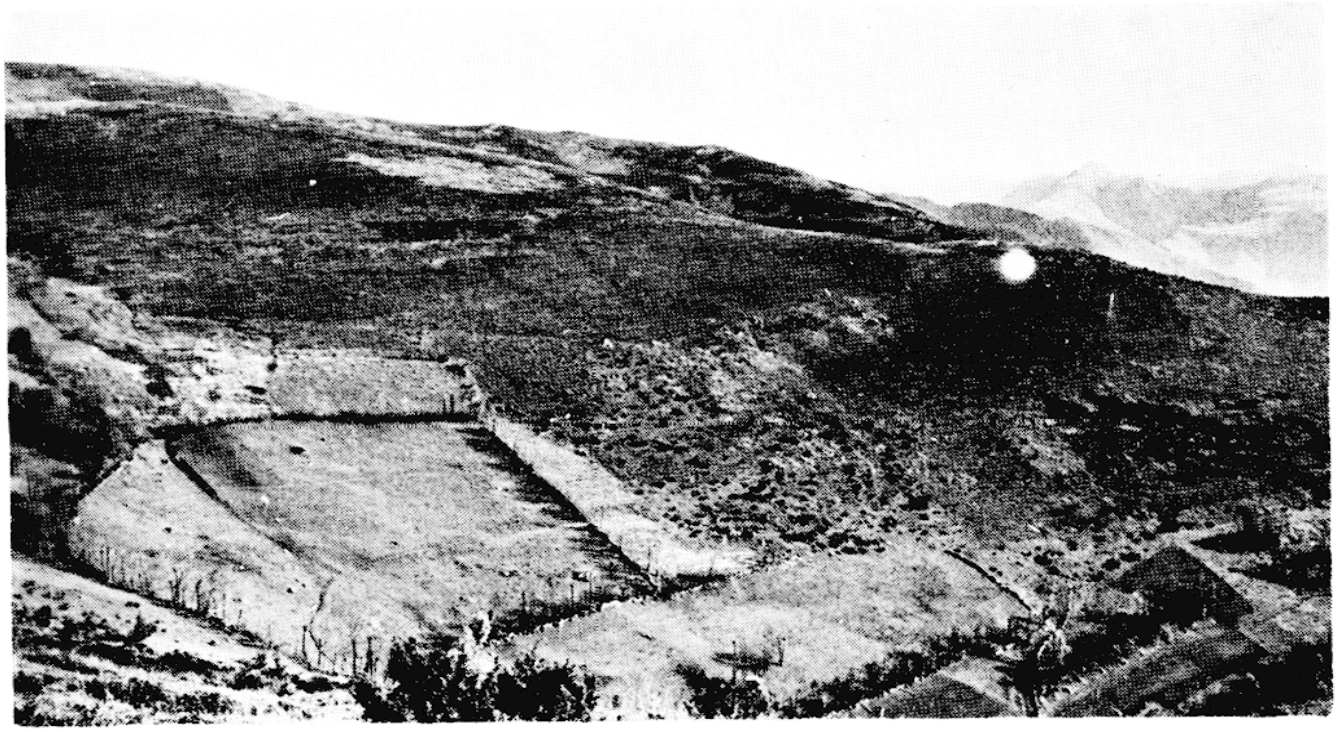


PHOTO 5
Vue des prairies en aval de la source de Bernet, à Poubeau, 1952. La photographie semble avoir précédé la petite plantation FFN visible aujourd'hui. (Cliché Chabrol).
L'irrigation était encore pratiquée dans la parcelle supérieure, où les rigoles sont apparentes.

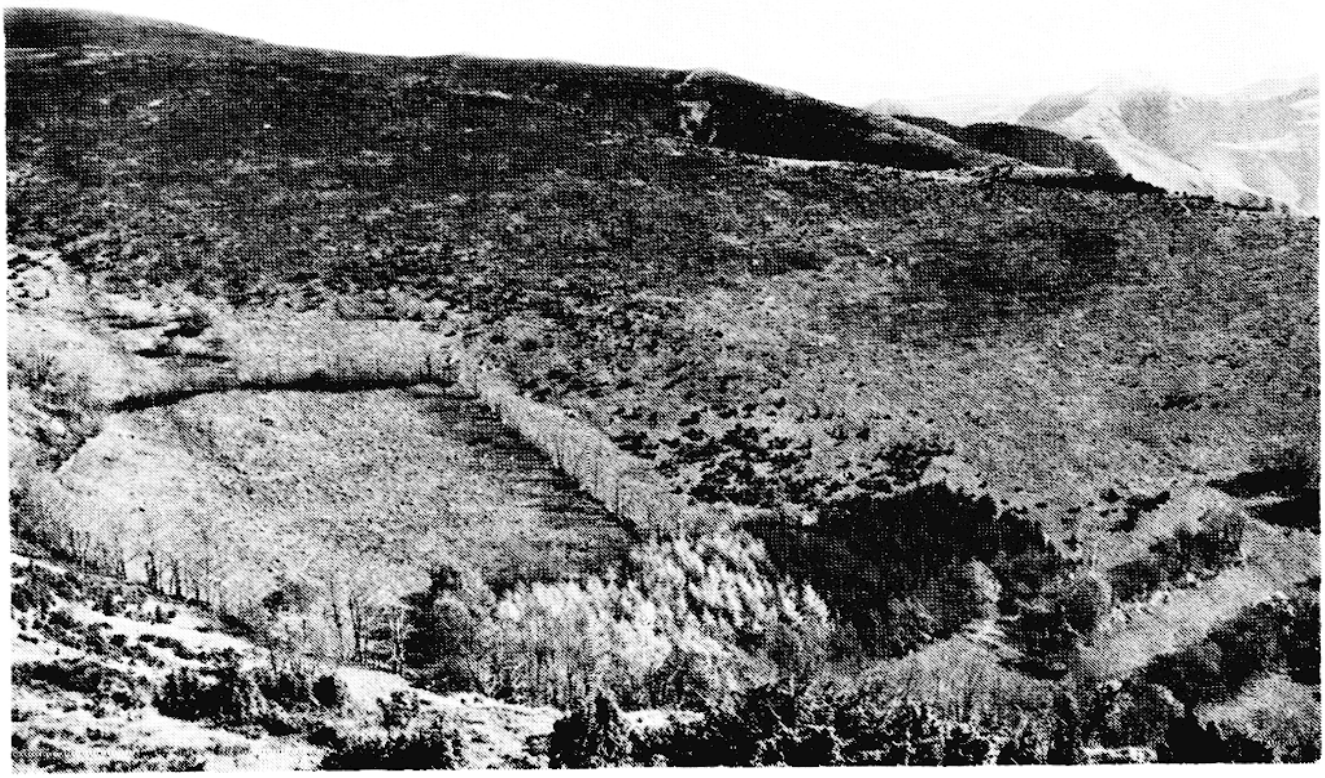


PHOTO 6
Poubeau, 1987. (Cliché Métailié).

Les érosions de la montagne d'Espiau ont attiré tout de suite l'attention des forestiers. Situées sur les territoires de Jurvielle, Poubeau et Cathervielle, elles semblent être nées brutalement lors des abats d'eau d'avril 1865 et des 22-23 juin 1875 : ravines superficielles, développées dans des formations de pente schisteuses peu épaisses, prenant généralement naissance au contact des affleurements calc-schisteux qui parsèment la soulane. Le piétinement du bétail près des cabanes et des labachs, sur des versants secs appréciés des ovins, a pu jouer un rôle de destabilisation à l'origine, de même que les extractions de matériaux (dalles et marbres). Les matériaux superficiels ainsi fragilisés étaient vulnérables lors des pluies diluviennes de 1875 (200 à 300 mm en quelques heures, probablement, dans la journée du 22 juin). Quoi qu'il en soit, ces ravines sont rigoureusement stables depuis un siècle : les photographies des érosions de Cathervielle (1927, 1987) le soulignent. Les érosions ont tendance à se revégétaliser spontanément, avec lenteur mais sans accuser la moindre reprise de dynamique lors des abats d'eau récents (90 mm enregistrés à Oô les 7-8 novembre 1982) ou pendant ceux qui se sont succédés depuis un siècle écoulé; la pression pastorale est pourtant assez forte autour des labachs (photo 1 et 2).

A côté de ces ravines localisées sur les versants les plus abrupts, que déduire de l'état des pâturages au XIX^{e} siècle ? Sur les parcours de Billère, près de la crête à 1 350 m d'altitude, dans une zone très accessible (photo 3 et 4), la pression pastorale était très forte en 1880 : 600 ovins et 85 bovins à Billère pour 127 ha, mais les éleveurs louaient également des pâturages à Saint-Aventin; la végétation herbacée était tondue à ras, ce qui est visible autour du rocher au premier plan; à l'arrière plan, les masses sombres sont des formations à bruyères qui ressortent bien au milieu des herbacées pâturées; les buissons sont aussi bas et abroutis. Mais on est loin de la description du territoire de Billère par de Gorsse, pour qui les parcours ne portent qu'un gazon très clairsemé; d'autres photographies viennent confirmer ce tableau d'un pâturage bien broûté, avec beaucoup de bruyères, mais non dégradé, contrairement aux descriptions apocalyptiques. C'est en fait le paysage pastoral tel que le montrent toutes les autres images que nous avons dans les Pyrénées centrales au XIX^{e} siècle : des landes pastorales basses, car très broûtées et souvent brûlées; les dégradations y étaient limitées et localisées sur les versants rocailleux, qui ont par contre évolué dans les dernières décennies, se revégétalisant rapidement (8).

En 1987, une clôture établie depuis plusieurs années, séparant Billère, à gauche, très peu pâturé, et Benqué, à droite, bien pâturé (génisses en contention), bien visible au milieu de la photographie 4, met en évidence à la fois le rôle de la pression pastorale et la stabilité de l'ensemble. La biomasse globale a beaucoup augmenté et de

(8) Cf. MÉTAILIÉ, Photo et histoire du paysage... *RGPSO*, 1986.

nombreux génevriers piquètent le parcours. Du côté de Benqué, le ton gris sombre signale une dominance visuelle des bruyères : les herbacées sont tondues à ras comme en 1880; du côté de Billère, la croissance des graminées non broutées les fait paraître dominantes : des relevés réalisés de part et d'autre de la clôture ont montré en réalité une proportion ligneux-herbacées identique des deux côtés; la différence n'est donc que physionomique; quant aux genévriers, ils sont à la merci du moindre écobuage.

Des photographies (5 et 6), prises au-dessus de Poubeau montrent cette homogénéité et cette stabilité générales; en 1948, la pression pastorale n'était guère différente de celle du XIX^{e} siècle sur ce bas versant à proximité des prairies de fauche. Depuis 1948, l'évolution a été modeste : piquetage de genévriers, plus grande densité des landes à bruyères, qui n'ont pas été brûlées depuis longtemps. Sur 40 ans, malgré la diminution de la pression pastorale, — le troupeau est passé de 400 à 195 ovins —, la stabilité est étonnante.

Le paysage pastoral de la montagne d'Espiau est donc aujourd'hui fort peu différent de celui du XIX^{e} siècle. Il existe actuellement, sur les estives de Barousse toutes proches, des parcours très pâturés qui ont un aspect similiaire à celui d'Espiau un siècle plus tôt; la pelouse tondue à ras ne s'interpréterait pas de nos jours comme un « gazon chétif », « en état d'abandon déplorable », mais au contraire comme le signe d'une vitalité pastorale contrastant avec l'enfrichement général des vallées. La multiplication des ravinements à la suite du cataclysme de 1875, et leur fraîcheur, pouvaient donner à la fin du XIX^{e} siècle une impression de « dégradation continue »; mais comment les forestiers d'alors auraient-ils pu avoir une autre perception du paysage montagnard qui ne pouvait être qu'inorganisé, dégradé, reflet d'une économie « vicieuse » ? La logique d'intégration économique de l'espace montagnard, qui était celle des ingénieurs, était en contradiction totale avec la logique, fondée sur l'auto-subsistance, du système agro-pastoral traditionnel (9). Les projets techniques d'amélioration pastorale ou de reboisement ne pouvaient trouver leur légitimité que dans la négation de l'efficacité du pastoralisme traditionnel et la mise en avant des dangers qu'il provoquait. La dépréciation de l'espace paysan, mise en évidence par l'étude des photographies dans le cadre de la montagne d'Espiau, était exacerbée par la résistance constante de la société locale aux projets des forestiers. Le même discours perdurera jusqu'aux années 1950, où l'on vit un inspecteur chargé du reboisement proposer de « faire un exemple » dans ce Larboust récalcitrant...

Comment conclure autrement que sur des regrets : à une époque où les moyens audio-visuels sont devenus d'un usage incontournable,

(9) Cette contradiction trouve son expression la plus achevée avec Ch. BAUBY, qui n'hésite pas à rêver d'une « montagne industrielle et forestière », enfin débarrasée de la question pastorale...

il n'existe plus de réelle politique de constitution d'archives photographiques de montagne dans un service pourtant placé dans une position clé. Si constituer des archives qui seront utilisables dans un siècle réclame un matériel et une organisation plus élaborés que ceux de la pratique actuelle, la procédure de 1886 reste toujours valable et simple : des appareils de qualité, des stages, un archivage raisonné. Pourquoi ne pas y revenir ? Les forestiers ont toujours souligné que leur action s'inscrivait dans la durée; il serait dommage que les images de cette durée fasse défaut.

Sources.

Publications et albums photographiques anciens.

GAYFFIER, E. DE, 1882. — *Iconographie du reboisement et du gazonnement des montagnes; description, plans, vues photographiques des grands travaux exécutés ou en cours d'exécution dans les Alpes ou les Pyrénées françaises.* 50 pl. et lithogr. en couleurs, 58 x 40, *in folio.* (Album phototypié, à partir de l'album de tirages réalisé pour l'Exposition universelle de 1878).

DEMONTZEY, P., 1894. — *L'extinction des torrents en France par le reboisement.* XI + 459 p., 32 pl., (plus un volume de 127 photographies phototypiées par Ch. Kuss). Publié sous les auspices de la Direction des Forêts.

TRUTAT, E., 1894. — *La photographie en montagne.* Paris, Gauthier-Villars, In-8°, IX + 137 p. (Trutat est l'auteur de nombreux autres ouvrages sur la photo scientifique).

Ministère des Finances, Direction générale des Forêts, 1870. — *Lois du 28 juillet 1860 et du 8 juin 1864 sur le reboisement et le gazonnement des montagnes* (...). Paris, Imprimerie impériale, 125 p. (Suivi des comptes rendus de travaux de 1861 à 1868 (218 p.) et de monographies (125 p.) avec photographies.

Ministère de l'Agriculture, Hydraulique agricole, 1900. — Hautes-Alpes, endiguements (Album manuscrit, avec 36 planches photographiques 30 x 40 et 18 x 24), présenté à l'Exposition universelle de 1900.

Ministère de l'Agriculture, 1911. — Album manuscrit, format 50 x 65, avec 100 planches photographiques, présenté à l'Exposition internationale de Turin (1911) (Nombreuses vues diachroniques).

Ministère de l'Agriculture, Direction générale des Forêts, 1949. — *Avant la création du Fonds forestier; les réalisations dans le domaine du reboisement.* Album manuscrit avec 30 planches de photographies diachroniques XIX°-XX° siècle.

Bibliographie.

AMAT, J.-P., 1986, La ressource iconique et l'étude des paysages des forêts meurtries par la guerre de 1914-18 dans l'Etat de la France. *Colloque Image et Histoire* Paris, mai 1986. Paris, Publisud, 1987, pp. 97-108, 12 fig.

BOUSSARSAR, B., Torrentialité et avalanches dans une forêt des Pyrénées centrales : le Laou d'Esbas, *RGPSO*, 58, 1, pp. 63-80.

GRAFF, B., 1979, *L'Oueil et le Larboust, 1900-1950. Deux vallées paysannes, (Etude des systèmes de production)* Thèse de 3e cycle, géographie, Université de Toulouse-Le Mirail.

LARRÈRE, R., BRUN, A., KALAORA B., NOUGARÈDE O., POUPARDIN, D., 1979. *Les reboisements en montagne depuis l'Empire.* Paris, INRA, 100 p.

MÉTAILIÉ, J.-P., 1985, The « degradation of the Pyrénées » in the 19th-century : an erosion crisis ? *International Conference on Geomorphology Manchester, 1985.* Londres, J. Wiley, 1986, part II, pp. 533-544.

MÉTAILIÉ, J.-P., 1985, *Cent ans de paysage pyrénéen* (Exposition documentaire, 23 panneaux). Centre de Promo. rech. scient., Université de Toulouse-Le Mirail.

MÉTAILIÉ, J.-P., 1986, Photographie et histoire du paysage : un exemple dans les Pyrénées luchonnaises. *RGPSO*, 57, 2, pp. 179-208.

MÉTAILIÉ, J.-P., 1986, Les sources photographiques et l'histoire du paysage montagnard : l'exemple des pâturages pyrénéens. *Colloque Image et Histoire, Paris, 1986.* Paris, Publisud, 1987, pp. 109-115.

MÉTAILIÉ, J.-P., 1987, Le palimpseste paysager, *Le voyage aux Pyrénées ou la route thermale,* Randonnées pyrénéennes, Institut français d'Arch., pp. 166-187.

TAROT, I., 1986, *Stabilité pastorale et dynamique forestière dans le Larboust,* Mémoire de maîtrise, géographie, Université de Toulouse-Le Mirail.

Le numéro spécial « RTM » de la *Revue forestière française* (1982, vol. 5), publie également plusieurs articles utilisant les archives photographiques du service.

RÉSUMÉ. — Les archives photographiques RTM, constituées dès 1887, furent le résultat d'une volonté affirmée de montrer les raisons de l'intervention de l'Etat et l'œuvre accompli par les forestiers. Scrupuleusement alimentées pendant plus de 50 ans, elles renferment des informations très riches sur l'histoire du paysage montagnard, l'évolution des versants et les catastrophes, l'aménagement de la montagne, mais aussi sur la vie locale, agro-pastorale et forestière. En parallèle avec les archives écrites, ces photographies permettent une analyse du discours de la dégradation des montagnes et de la perception de l'espace montagnard au XIX^{e} siècle. Un exemple est donné sur la vallée du Larboust (Pyrénées luchonnaises, Haute-Garonne).

SUMMARY. — PHOTOGRAPHY, A WITNESS OF MOUNTAINS' DEVELOPMENT DURING THE 19th CENTURY. Photographies were used since 1887 to illustrate the damages caused by erosion and how to match them. Their collections were enriched during half a century and can be used as a witness of the slope restoration programmes progress and as an illustration of attitudes and forest engineers' ideology vis à vis the natural hazards. Examples were choosed in the Larboust valley, near Luchon, Central Pyrénées.

RESUMEN. — LA MONTAÑA EN FOTOS, LAS FOTOGRAFIAS DE LA « RTM » : UNA IMAGEN DE LAS MONTAÑA EN EL SIGLO XIX. Constituidos a partir de 1887, los archivos fotográficos « RTM », resultaron de la firme voluntad de poner en evidencia los motivos de la intervención del Estado y los resultados logrados por los ingenieros de Montes. Nutridos con celo durante más de 50 años, contienen informaciones valiosísimas sobre la historia del paisaje de montaña así como sobre la vida local, agrícola, pastoril y forestal Cotejadas con los archivos escritos, estas fotos permiten analizar el discurso sobre el deterioro de la montaña y la percepción del espacio de montaña en el XIX. Presentación del caso del valle del Larboust (Pirineo de Luchon, Haute-Garonne).

MOTS-CLÉS. — PYRÉNÉES, Pyrénées Centrales, Luchonnais, AMENAGEMENT, restauration des terrains en montagne, analyse du paysage, documents photographiques, XIX^{e} siècle et actuel.